

Les références de Thibault dans l'*Académie de Espée*.

Gérard Thibault d'Anvers fut l'auteur d'un traité d'arme : l'*Académie de l'Espée* (1).

Son ouvrage est un peu à part dans l'histoire de l'escrime, pour deux raisons essentielles. D'une part en raison de l'escrime qui y est décrite ; c'est une escrime d'inspiration espagnole. D'autre part, en raison du contenant, de l'ouvrage même ; c'est un grand in-folio de 46 planches magnifiquement ornées et réalisées par les plus grands graveurs de l'époque.

Comme la plupart des auteurs de traité d'arme en cette fin de Renaissance, Thibault exprime de nombreuses références à des auteurs, la plupart anciens. Leur articulation permet d'envisager ici la perspective de l'auteur.

Cités dans le texte :

Vitruve (l'architecte) (2)

En cette fin de Renaissance, Vitruve (vers 90 av. J.-C.-vers 20 av. J.-C.) est encore très à l'honneur, sur le plan architectural strict, mais aussi sur le plan occulte : en vertu de la "sympathie" (pour reprendre la terminologie occulte) des éléments macrocosmiques et microcosmiques, les concepts architecturaux s'appliquent à l'homme, dans son anatomie physique, comme psychique. A la Renaissance, Vitruve est donc très étudié, et par les "scientifiques purs", et par les occultistes (3).

A noter que la frontière entre science pure et occultisme n'était à cette époque pas nettement délimitée ; par exemple, Copernic, qui démontra l'existence du système solaire par des calculs mathématiques, invoquait, dans son *De Revolutionibus*, l'autorité d'Hermès Trismégiste et de la *prisci magi* (savoir des mages anciens).

Pline (l'ancien, encyclopédiste) (4).

Gaius Plinius Secundus (23-79, mort près d'Herculanum, lors de l'éruption du Vésuve) eut une carrière militaire et politique, mais c'est par son œuvre encyclopédique qu'il est connu. Il écrivit notamment une *Histoire des guerres germaniques* en vingt livres, une *Histoire de son temps* en 31 livres, toutes deux perdues. Il nous reste la monumentale *Histoire Naturelle*, en 37 volumes, que Pline dédicâ à Titus, fils de l'empereur Vespasien. Thibault, quant à lui, dédicace son traité au roi de France et aux grands régnants européens. De plus, son traité d'escrime se veut encyclopédique ; dans son *Histoire Naturelle*, la prétention de Pline était de décrire tout ce que le Monde pouvait receler.

Pythagore (le mathématicien mystique) (5).

Pythagore (vers 580 av. J.-C. - vers 490 av. J.-C.) n'est plus à présenter. Il avait développé au VI^e siècle av. J.-C., une mathématique et une physique qu'il insérait dans une cosmologie d'où découlait une éthique et une pratique de vie. Il est spécialement connu pour ses travaux sur les Nombres, définis comme facteurs de correspondance entre le microcosme et le macrocosme, ainsi que "le visible et l'invisible", mais aussi force ordonnatrice immanente assurant un lien harmonique entre, pour reprendre la terminologie platonicienne, le sensible et l'intelligible.

En 1517, Reuchlin avait déjà introduit la notion de Nombre pythagoricien dans les écrits occultes, mais c'est le franciscain vénitien Francesco Giorgi qui intègre pleinement à la philosophie hermético-cabalistique de la Renaissance la tradition pythagoro-platonicienne de l'harmonie du Monde et de l'Homme (*De harmonia mundi*, 1522 ; *Problemata*, 1536). Pour Giorgi, cette harmonie tirée de la théorie architectonique de Vitruve, avait une signification religieuse reliée au temple de Salomon. Le fondement de la conception du Monde de Giorgi

était le Nombre (il pensait que l'Univers était construit *par son Architecte comme un Temple parfaitement proportionné, en conformité avec les lois inaltérables de la géométrie cosmique*).

Platon (6)

A la Renaissance, Platon (427 av. J.-C. – 348 av. J.-C.) a de fervents partisans. Une des grandes figures de ce platonisme de la Renaissance fut Nicolas de Cues (1401-1464), dont le travail fera écho plus tard chez Giordano Bruno (7).

Mais la figure majeure de ce platonisme de la Renaissance est sans conteste Marsile Ficin (1433-1499), avec dans son sillage Giovanni Picca della Mirandola (Pic de la Mirandole, 1463-1494).

Ce protégé de la famille de Médicis fut le traducteur latin de Platon, mais aussi de certains néo-platoniciens comme Plotin ou Jamblique. Il traduit également le *Corpus Hermeticum*, corpus de textes ésotériques attribués à Hermès Trismégiste, dont le succès allait être considérable, et qui allait influencer toute la pensée occulte occidentale.

Ficin fut également un analyste de premier plan. Si nous le connaissons pour ses prises de position dans l'affaire Savonarole, il écrivit des textes tentant de concilier la révélation chrétienne et la théologie platonicienne, à la suite de Gemiste Pléthon, venu en Italie en 1439 au concile de Florence provoqué par le pape Eugène IV.

L'une des idées philosophiques principales en cette Renaissance est de résoudre des apories du *Parménide* de Platon, et notamment celles de la relation du Un au Multiple. Témoigner de l'union possible entre ces deux extrémités, c'est-à-dire souligner l'unicité de la Réalité, va être l'un des enjeux de la Renaissance.

Ainsi le monde est un, manifestation de l'unité divine. Cet univers est hiérarchisé, ou ordonné selon divers degrés de perfection : de la matière et de la qualité, qui se dissipent dans l'espace et le temps, et à travers l'âme, puis l'ange, sur lesquels le temps n'a pas prise, on parvient jusqu'à Dieu. Au centre, l'âme devient le lien du monde, le noeud de jonction entre le fini et l'infini, le monde intelligible et le monde sensible. L'âme est maîtresse du corps et miroir du divin, et prouve son immortalité par sa capacité à parcourir sans cesse, vers le bas ou vers le haut, les degrés de la hiérarchie. Dans son *Commentaire sur le Banquet de Platon*, Ficin affirmera que l'amour permet à l'âme de mettre en oeuvre sa fonction médiatrice d'unification du cosmos.

Cette idée de centralité de l'âme traduit également l'humanisme du Florentin, c'est-à-dire la place centrale qu'il accorde à l'homme, principe fondamental de l'ordre et de l'unité du monde.

L'humanisme comme mouvement de pensée caractéristique de la Renaissance a ainsi défini une nouvelle image de l'homme où sont affirmées sa puissance créatrice, sa liberté de penser et d'agir. Le "parfait ouvrier", c'est-à-dire Dieu, dit ainsi à l'homme qu'il vient de créer : *si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton vu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites : toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature* (8).. Érasme (1469-1536) disait également : *l'homme ne naît pas homme, il le devient*.

Mais le Dieu créateur est bien à l'origine de toutes choses (la création) et Dieu est le centre commun de toutes les créatures. Tout ce qui existe a également nécessairement Dieu comme fin. Ainsi, si le Monde est Un, la vérité est une, et tous ceux qui la cherchent, cherchent la même chose.

Ficin aura également la réputation d'être occultiste, mais au XVI^e siècle, l'occultisme n'est pas une science mystérieuse tendant à se dissimuler, mais véritablement l'ensemble des savoirs dont l'objectif était de dévoiler, de façon syncrétique mais critique, les secrets de la Nature. L'alchimiste, l'astrologue, le praticien de magie naturelle voulaient comprendre les forces agissant de manière invisible dans les êtres de la Nature, afin d'en acquérir la maîtrise, et de pouvoir mieux vivre.

La Nature est œuvre de Dieu. Se conformer à la Nature, c'est accéder à Dieu et à la Vérité, par quelques moyens que ce soit. Thibault le maître d'arme se compare dans divers paragraphes aux artistes, philosophes, navigateurs (exemple plusieurs fois cité), anatomistes, mathématiciens... Tous ceux qui tentent de comprendre la Nature ; et la science est l'art de lire cette Nature. L'analyse de l'escrime procède de cette exigence ; ainsi, à propos des mouvements d'escrime, Thibault nous dit que *c'est la nature même qui non seulement les avoue mais même les enseigne* (9).

Philon d'Alexandrie (10)

Selon Thibault, dans l'anatomie de l'homme, la main tient une place à part. Il prend à témoin Philon d'Alexandrie : *Philo, auteur juif, a très bien rencontré à dire, qu'au lieu de tous les ornements et défenses naturelles des autres animaux, l'homme a été doué de la Raison, comme Directrice, et des Mains, comme Instruments pour exécuter ce qu'elle veut : et que la Raison est la Main de l'Entendement ; la Main de la Raison c'est la Parole, et les mains corporelles celles qui font l'exécution de ce que la parole commande.* Thibault poursuit alors son analyse personnelle : *Instruments qui contiennent en eux toute la suffisance des autres, et qui par conséquent les égalent en dignité, voire les surmontent. Pour laquelle cause il vient au monde dépourvu de toutes armes, tant offensives que défensives, et n'a que ce seul instrument de la main, au moyen duquel il se puisse prévaloir de toutes.*

Philon d'Alexandrie, longtemps appelé Philon le juif (vers 12 av. J.-C. – 54 ap. J.-C.) est un philosophe juif hellénisé né à Alexandrie. On ne sait que très peu sur sa vie, si ce n'est qu'il participa à une ambassade que les juifs d'Alexandrie envoyèrent à l'empereur Caligula en 40 afin de demander sa protection à la suite d'émeutes provoquées par des Grecs.

A la Renaissance, il est redécouvert grâce à l'historiographe juif Azariah de Rossi (1511-1578). Son œuvre sera à nouveau oubliée, puis redécouverte seulement récemment.

Sur le plan philosophique, Philon fut un auteur prolixe. Son œuvre tente d'établir une complémentarité entre la bible et la théorie platonicienne. Elle vise aussi à montrer la complémentarité entre la connaissance déductive de Dieu et sa perception intuitive, ouvrant ainsi la voie de l'Hermétisme.

Les éléments retranscrits par Thibault sont directement issus de *Alexander vel De ratione quam habere etiam bruta animalia*, encore nommé *De animalibus*, dialogue mettant en scène le neveu apostat de Philon, Alexandre (11).

Selon Philon, *l'homme a reçu cet extraordinaire cadeau : l'intellect* (12). Cet intellect est œuvre de Dieu. La question était alors ce qui permettait la différenciation entre l'homme et l'animal. L'animal avait-il un intellect? De nombreux auteurs de l'antiquité ont analysé le comportement animal et ont tenté de déterminer si leur comportement relevait de l'intelligence, se concrétisant dans cette interrogation d'Aristote (13) : *Les araignées* (14), *fournis et animaux de cette sorte travaillent-ils avec intelligence ou quelque chose d'approchant?* Mais la seule formulation de cette question aurait posé des problèmes philosophiques et surtout théologiques complexes. Philon adopte alors la position des stoïciens dépossédant les animaux, doté d'une nature imaginative, de toute forme de raison :

Ceux qui étudient l'histoire des animaux font bien d'autres affirmations relatives aux vertus et aux vices qu'ils trouvent chez eux. Je songe ici à ceux qui ont coutume de parler abondamment sans principes et d'une façon insupportable. Il existe assez de preuves pour qui veut entreprendre de réfuter leurs prémisses. Les animaux ne font rien avec préméditation comme l'effet d'un choix délibéré. Bien que certains de leurs actes ressemblent à ceux de l'homme, ils les accomplissent sans penser. Selon la constitution première de la nature, ils répandent partout leur progéniture selon leur espèce (15).

L'homme est divin (affirmation platonicienne), il doit donc pouvoir exercer sa fonction divine. Son intelligence doit le lui permettre. Aristote s'interrogeait sur la corrélation de l'intelligence et des attributs anatomiques de l'homme : *Anaxagore dit que c'est parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des animaux. Il est plus rationnel de dire qu'il a des mains parce qu'il est le plus intelligent. Car la main est un outil ; or la nature attribue toujours, comme le ferait un homme sage, chaque organe à qui est capable de s'en servir (16).*

Ce que l'on retrouve bien plus tard chez l'auteur chrétien Théodoret de Cyr (393-460) (17) qui établit le rapport entre la possession de la main et de l'intelligence, fondements de l'activité artisanale qui lui fournit ce que la nature ne lui a pas donné.

La possession des mains procède donc d'une fin déterminée préalablement, d'une préméditation, oeuvre de Dieu, à savoir l'exercice de l'intelligence ou de la raison. C'est aussi le sens du développement de Thibault : *les autres animaux se défendent et offensent leurs contraires, l'un avec les dents, l'autre avec les ongles, les pieds, les cornes ; ainsi qu'il se voit des éléphants, lions, ours, chevaux, taureaux, tigres et autres bêtes, à qui la Nature à départi assez chichement une seule espèce d'armes à chacune, pour la nécessité de leur défense ; mais à l'homme, qui semble être du tout privé, en récompense elle l'a doué d'entendement pour les connaître, d'esprit pour les forger, et de mains pour s'en aider de toutes et telles qu'il en puisse être (18).*

Socrate contre les sophistes (19)

En conclusion du tableau XIX du premier livre, Thibault tente de justifier le fait que certains passages pourraient être considérés comme redondant : *Je leur dirai au contraire que le sage Socrate avait de coutume de redire toujours le même à ses disciples, et qu'il laissait aux Sophistes la vanterie de ne répéter jamais rien.* Il fait ici écho à une très ancienne querelle.

La sophistique s'est imposée à Athènes vers 450 av. J.-C. avec Protagoras d'Abdère. Selon les sophistes, professeurs itinérants, il n'y a pas de vérité en soi, mais des opinions diverses variant avec les individus ou avec les cités. L'opinion la meilleure est celle qui assure la réussite. Ce relativisme servait de fondement rhétorique. La parole devient ainsi l'outil de cette construction vers le pouvoir sur l'autre, ou selon Platon dans le *Gorgias*, l'art invincible de persuader n'importe quel public.

L'enseignement sophistique était basé sur quatre points :

- les lectures publiques de discours
- les séances d'improvisation sur des thèmes divers
- la critique des poètes (Homère, Hésiode...)
- l'éristique ou l'art de la discussion

Pour Platon, la rhétorique n'est ni une philosophie, ni même un art du discours, le discours devant permettre l'accession à la vérité sensible. Les noms des grands maîtres de la sophistique deviendront les titres de dialogues de Platon : *Protagoras*, *Gorgias* (le Léontin), *Hippias* (d'Elis).

Aristote, quant à lui, délimite le champ de la rhétorique au discours judiciaire, au discours politique, et au discours épideictique. Dans ce cadre défini, l'association de l'argumentation et du style réhabilite la rhétorique, associée aux sophistes. En effet, même si Isocrate, disciple de Socrate, tenta de moraliser la sophistique, après Platon et Aristote, le terme de sophiste aura un caractère péjoratif (*Les Nuées* d'Aristophane n'y sont pas non plus totalement étrangères). Au Moyen-Âge puis à la Renaissance, si la rhétorique est un des Arts Libéraux, l'image des sophistes n'est pas si lointaine : les humanistes du XVI^e siècle vont affronter continuellement les scholastiques, encore appelés "écolâtres".

Socrate était également soucieux de l'éducation de la jeunesse comme en témoigne le Lachès (ou *Sur le courage* (20)). Sa méthode d'enseignement, la maïeutique, était une méthode de réflexion critique permettant d'accoucher de sa propre individualité, ou tout du moins d'une certaine vérité mise en lumière par Platon dans le mythe de la caverne. La compréhension des éléments constitutifs de cette réflexion personnelle était basée sur le dialogue et la répétition des principes philosophiques essentiels.

En introduction à son second livre, Thibault dit : *Les exemples du premier livre contiennent chacun en soi deux choses : c'est à savoir connaissance et habitude du corps*. Thibault détaille son enseignement.

Des éléments glissés dans le livre I complète la vision de son enseignement : il débute par des *mouvements lents* (21), puis les accélèrent. C'est un temps long d'apprentissage : *ce n'est pas en un mois ou deux que l'on apprend à manier un fleuret* (22). Au-delà du discours du maître, c'est à chacun, par sa propre volonté et rigueur, d'accéder à l'art de l'escrime.

Hippocras (*Hippocrate*) (23), que Thibault qualifie de "prince des médecins". Le *Corpus Hippocratique* faisait encore référence en matière d'enseignement de la médecine en ce début de XVII^e siècle.

Albrecht Dürer (1471- 1528)

Ce célèbre graveur et peintre de Nuremberg, attiré par le travail du peintre vénitien Jacopo de Barbari et influencé par le modèle antique de Vitruve, se consacra à partir de 1500 à l'étude systématique des proportions humaines en étudiant le travail d'artistes comme Donatello et Léonard de Vinci. Attiré

Il rassembla ses études des proportions en quatre livres. Ces *Quatre Livres des Proportions* du corps humain furent terminés en 1527, mais furent publiés en 1528, après la mort de Dürer.

Il faut souligner que Dürer fut l'héritier des spéculations de Fra Luca Pacioli. Cet auteur publia à Venise, en 1509, *De Divina Proportione*, définissant l'harmonie du macrocosme et du microcosme. Dürer fera siennes ces théories qu'il interpréta en termes géométriques. Dürer considérait ainsi l'art comme une puissance, et l'essence du pouvoir esthétique se trouvait dans les nombres et la géométrie. La théorie mathématique devenant ainsi, comme l'avait écrit Pic de la Mirandole dans ses *Conclusions mathématiques*, un outil de "compréhension de toute chose capable d'être connues", des proportions du corps humain aux lois gouvernant le cosmos.

Le tableau 2 du livre I de l'ouvrage de Thibault a pour intitulé :

Confrontant les proportions du corps de l'homme tirées de notre cercle à celles de Mr Albert Durer en son livre deuxième des proportions, feuille 60, et déclarant les justes mesures du ceinturon et du pendant de l'épée.

Thibault a des vues quelque peu différentes de celles de Dürer qu'il nomme pourtant ce "si grand maître", et c'est par son cercle, dit-il (24), que les fautes faites dans ces proportions seront corrigées.

Fabius Maximus

Voici les mots de Thibault (25): *L'histoire témoigne de Fabius Maximus général de l'armée romaine, qu'en traînant l'armée de Hannibal, il a redressé la république : Unus homo nobis cunctando restituit rem. Notre escholier se doit proposer semblablement d'apprendre sur tout à ménager ses forces.*

Quintus Fabius Maximus (vers 276 - 203 av. J.-C.) fut un homme politique de premier plan et un militaire habile. Il avait plusieurs surnoms : Verrucosus parce qu'il avait une verrue sur une lèvre, Ovicula parce qu'il était doux. Mais c'est le surnom de Cunctator (le temporisateur) qu'il acquit lors de la seconde guerre punique qui le fit passer à la postérité, jusqu'à Fénélon, qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le fera converser avec Hannibal ou avec Camille dans ses *Dialogues des morts*.

Lors de la seconde guerre punique, conscient de l'infériorité des armées romaines par rapport à celles d'Hannibal, il instaura une tactique de harcèlement, en évitant systématiquement la bataille rangée, jusqu'à Capoue où Fabius Maximus fut victorieux.

Jules César

Voici les mots de Thibault (26): *Et par aventure que Jules César, duquel les histoires témoignent, qu'il commandait à ses gens d'armes de tirer toujours à la face de ses ennemis, y avait aussi remarqué telle ou semblable cause. Quoi qu'il en soit la vérité est telle ; le coup qui est donné à la tête, fait offense et défense tout ensemble ; et pour tant nous le tenons le plus sûr.*

César (102 – 44 av. J.-C.), grand général vainqueur des Gaules, consigna ses campagnes dans divers ouvrages. Il fut admiré pour ses victoires militaires et son habileté politique. Homme cultivé, il écrivit également un livre de grammaire, aujourd'hui perdu.

L'extrait de Thibault fait référence à un passage du livre VII de l'ouvrage de Lucain, *Pharsalia*, qui retrace l'histoire de la guerre civile : *Dans ce tumulte, on voit César ramassant lui-même les glaives et les traits qu'il tend à ses soldats, en leur criant de frapper au visage.*

La grande bataille de Pharsale fut un tournant décisif de la guerre civile. Elle eut lieu en août 48 av. J.-C., en Thessalie, près de la ville du même nom. César fut vainqueur des armées de Pompée, plus importante en nombre. Lors de cette bataille, César exhorta ses troupes de frapper au visage des cavaliers de Pompée afin de les effrayer.

En cette fin de Renaissance, les Romains sont à l'honneur chez les maîtres d'armes. Plusieurs planches de l'*Académie de l'Espée* représentent des personnages revêtus d'uniformes romains (27), comme dans le traité d'Agrippa. Plusieurs traités d'armes de cette époque font référence à des auteurs latins, notamment Végèce et son *De Re militari* (citation directe chez Viggiani, allusion chez Di Grassi) (28).

Un proverbe espagnol (29)

Dans le chapitre intitulé : *Les justes mesures de la garde, de la poignée, et du pommeau, du pendant de l'épée, démontrées par notre cercle, et rapportées au corps de la personne, où elles font voir leur perfection par la bienséance du port et par la commodité de l'usage, à*

propos de la forme des gardes : *les uns font les branches crochues, ou courbées, les pommeaux grands, ronds, plats par-dessus, d'autres y font comme des corbeilles alentour la poignée, le tout pour faire je ne sais quelle parade de courage, ou plutôt de couardise, selon le proverbe espagnol qui dit, cargado de hierro, cargado de miedo.*

La traduction française est : Chargé de fer, chargé de peur.

Thibault a vécu en Espagne plusieurs années (de 1605 à 1611) (30), notamment dans ce haut lieu de l'escrime qu'est Sanlucar de Barrameda, où fût publié en 1582 l'ouvrage majeur de Don Jeronimo de Carranza, *Philosophia de las armas y de su destreza y de la aggression y defension christiana*. Alors que l'escrime de Thibault semble être directement inspirée de l'escrime espagnole, l'auteur n'en parle pas et la seule référence à l'Espagne est plutôt au discrédit des Espagnols.

Pourtant, l'*Album amicorum* de Thibault est signé par deux maîtres d'armes espagnols (31)

- Luys Mendez de Carmona en 1618. Ce maître d'arme espagnol, rival de Pacheco de Narvaez puisque pratiquant une destreza d'inspiration carrancista a écrit plusieurs ouvrages : *A Don Rodriguez Portocarrero Fernandez de Cordoba : quan estimado sea la destreza y exercicio de las armas en casa conocida de todas las politicas naciones...*, Sevilla?, 16--? ; *Compendio en defensa de la doctrina y destreza del comendador Gerónimo de Carranza*, Lisboa : por Antonio Alvarez, 1632 ; Seville, 1640 ; *Avisos importantes para el diestro de la Esgrima/ por Luis Mendez de Carmona; publicados ahora por vez primera por Pedro Vindel*, Madrid [s.n] al final: Imp Gabriel Pedraza, 1899

- Pedro Lopez Portugues qui signe "disciple de Pacheco".

Salvatore Fabri

Le tableau XXXIII, dernier tableau du livre I, s'intitule : *Contre les postures de Salvador Fabri*.

L'introduction du chapitre débute ainsi : *Nous avons estimé être convenable de satisfaire à celles que nous pourroyent particulièrement faire, ceux qui suivent la méthode de Salvador Fabri, homme certes qui a surpassé par sa subtilité et grand jugement, plusieurs qui se sont mêlées de cet art, tant devant lui que de son temps, mais qui toutefois a aussi bien que les autres erré en ce point, qu'il a estimé n'être possible de vaincre son ennemi que par agilité et vitesse, ou le contraindre par la promptitude des feintes à commettre quelques fautes.*

Voilà ce qu'il en est pour l'escrime italienne (32).

Thibault va ensuite analyser systématiquement, comme à son habitude, les différentes postures de Fabri, et les réponses à apporter dans diverses situations, et enseigner *un dessein formé, de le poursuivre contre la volonté de l'ennemi, et parachever sans qu'aucun accident s'y puisse opposer.*

14 cercles analysent en 6 pages les différentes techniques.

Salvator Fabris (1544-1618) est un célèbre maître d'armes italien originaire de Padoue.



Il fut maître d'armes en Italie, mais aussi en Europe du nord. En 1570, St Didier dit avoir rencontré à Paris un certain "Fabrice". En 1590, on le retrouve à Brême, vers 1600 au Danemark, au service du roi Christian IV.

En 1606, il publie en italien *Lo schermo, overo scienza d'arme*, ouvrage qui sera traduit en allemand dès 1615 (33).

L'escrime de Fabri était donc bien connue et très pratiquée en Europe du Nord à l'époque de Thibault, et pouvait, pour l'escrime Thibault être considérée comme la rivale.

A noter qu'à l'instar de celle de Thibault, l'escrime de Fabri est constituée en système : ces deux auteurs ne considéraient pas leur escrime comme une compilation de coups. Le tableau XXXIII, le dernier du Livre I, le dernier sur l'épée seule contre épée seule, est donc l'acmé de l'escrime de Thibault. La pensée de l'auteur est qu'à ce niveau de technique, la compréhension du système élaboré jusqu'ici permet de s'affranchir de toutes les difficultés, même de celles qui font école.

La conclusion de ce chapitre est aussi la conclusion du livre I :

Ceux qui auront pleinement considéré les instructions de ce tableau, auront assez pu voir, la différence qu'il y a entre la méthode des postures de Salvador Fabri, et les nôtres, et par conséquent juger auxquelles il y a plus de sûreté : car je n'estime pas, que personne de monde attribue plus à ce qui se fait sur le hasard, que sur ce qui est fondé sur des lois infaillibles et certaines, et encore qu'il puisse arriver que ceux qui suivront la première effectueront leur intention, cependant aussi on ne peut nier, que le plus souvent ils ne s'y trouve déçu, s'appuyant sur un fi, ou condition qui vacille ordinairement : mais les nôtres n'ayant que l'infaillibilité pour guide, ne peuvent qu'apporter une infaillible exécution, de l'intention de celui qui les observe de point en point. Au reste, il semblera à plusieurs que nous eussions bien pu abrégé notre livre et conjoindre plusieurs tableaux en un, vue la similitude qui est entre eux, mais nous les supplions de considérer la confusion que cela eut apportée...

Il conclut en se justifiant d'une telle prolixité (34) :

Par ainsi, n'estimant pas qu'il y ait maître, qui aujourd'hui face profession de notre exercice comme nous l'enseignons (35), il a été de besoin de donner les rudiments et la fin suffisante pour dresser un homme de soi-même sans précepteur.

Non cité dans le texte mais plagié, repris textuellement :

Cornelius Agrippa (36) de Nettesheim est né à Cologne en 1486 (37). Il fut médecin et surtout connu pour ses ouvrages mystiques sur la magie dans la lignée de Raymond Lulle et Johannes Reuchlin (38). Il mena une vie de voyages, parfois nécessaires pour fuir des accusations d'hérésie.

Il enseigne d'abord à l'Université de Dole où il commente *De Verbo mirifico*, oeuvre cabalistique de Johannes Reuchlin. Accusé d'hérésie, il doit se réfugier à Londres.

Puis il voyage en Europe au service de l'empereur Maximilien.

En 1524-1528, on le retrouve à Lyon comme médecin personnel de Louise de Savoie, mère de François Ier. Chassé par Louise de Savoie qu'il avait insulté, il se rend aux Pays-Bas où il devient historien de cour et archiviste de Marguerite d'Autriche, régente des Flandres. La publication en 1526 de *De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio invectiva* l'oblige encore à fuir l'inquisition après la condamnation par les facultés de théologie de Louvain et de la Sorbonne. Il se réfugie à Cologne. Quelques années plus tard, il revient en France. Il est alors mis en prison et meurt dans un hôpital de Grenoble en 1535 peu après sa libération.

Agrippa eut de nombreux contacts avec les adeptes de la magie, et une riche correspondance (Sont notamment des échanges épistolaires avec l'humaniste hollandais Erasme).

Son ouvrage majeur est *De occulta philosophia (La Philosophie occulte)*, écrit en 1510, mais publié tard en 1533. Ce livre eut une portée considérable (pas seulement à la Renaissance) et fut cité ou plagié de nombreuses fois.

Dans les deux premiers chapitres du *De occulta philosophia*, Agrippa expose les grandes lignes de sa pensée : l'Univers est divisé en trois mondes : le monde élémentaire, le monde céleste et le monde intellectuel. Chacun des mondes reçoit les influences de celui qui est placé au-dessus de lui. Ainsi la vertu du Créateur descend, par l'intermédiaire des anges dans le monde intellectuel, par les étoiles dans le monde céleste, et de là, par les éléments et par toutes choses qui en sont composées, dans le monde terrestre. En accord avec cette conception, l'oeuvre d'Agrippa est divisée en trois livres. Le premier livre porte sur la magie blanche, ou magie "ficinienne" dans le monde élémentaire. Il apprend à agencer les substances en accord avec les attrait occultes qui existent entre elles, afin de pouvoir effectuer les opérations de magie blanche. Le second livre traite de la magie céleste, ou comment attirer et utiliser l'ascendant des étoiles. Agrippa appelle ce genre d'opérations "magie mathématique", car elles dépendent des nombres. Le troisième livre concerne la magie rituelle ou la magie dirigée vers le monde supra-céleste des esprits angéliques, derrière lequel se trouve le Créateur lui-même. Cette magie rituelle dépend, selon Agrippa, de la manipulation des lettres hébraïques, ayant chacune une valeur numérique.

Son ouvrage constitue une synthèse personnelle de plusieurs courants ésotériques : hermétisme, cabale chrétienne... On trouve dans son oeuvre les influences incontestables de Marsile Ficin, de Pic de La Mirandole et de Johannes Reuchlin, mais aussi celle d'Erasme (39). Le médecin anglais, paracelsien et rosicrucien, Robert Fludd pensait qu'Agrippa avait été membre d'une fraternité qui prit plus tard le nom de *Frères de la Rose-Croix* (40). Mais ce fait est impossible à établir.

Thibault cite une partie du chapitre II, 27 d'Agrippa dès la première page du premier tableau du livre I. Mais en filigrane, on retrouve de nombreuses références à cet ouvrage d'Agrippa : dans sa conception de l'art comme processus magique, dans sa cosmologie des tableaux 1 et 2 du livre II...

I, 1, p. 1 : *L'Homme est la plus parfaite et la plus excellente de toutes les Créatures du Monde, auquel se trouve, parmi les autres marques de la sagesse divine, une si exquise représentation de tout l'Univers, en son entier et en ses principales parties, qu'il en a été appelé à bon droit par les anciens Philosophes Microcosme, c'est-à-dire le Petit Monde. Car outre le dignité de l'âme, qui a tant d'avantages par-dessus tout ce qui est périssable, son corps contient un abrégé, non seulement de tout ce qu'on y voit ici bas en terre, mais encore de ce qui est au Ciel même ; représentant le tout avec une harmonie, si douce, belle, et entière, et avec une si juste convenance de Nombres, Mesures, et poids, qui se rapportent si merveilleusement aux vertus des Quatre Eléments, et aux influences des Planètes, qu'il ne s'en trouve nulle autre semblable...*

Cité sur la gravure – tableau 2 du livre II (colonnade de gauche) :

Cicéron (41) : comme référence pour la rhétorique

Aristote : comme référence pour la dialectique.

Deux grandes figures de l'Antiquité. En ce qui concerne Cicéron, l'unanimité est faite, sa langue définit en quelque sorte le latin classique et l'apogée de l'art oratoire.

Aristote : à la Renaissance, au sein des universités européennes, se dégagent deux grands courants : un courant néo-platonicien et un courant aristotélicien (42). Thibault, qui évoque dans ses gravures allégoriques – tableaux 1 et 2 du livre II – une tradition mystique néoplatonicienne et néostoïcienne, cite ici Aristote en tant que dialecticien.

La prétention de Thibault est donc claire : en homme de la Renaissance, il souhaite réaliser un traité encyclopédique d'escrime fondée sur une pratique scientifique et rationnelle car basée sur un système de correspondances et de "sympathies" dépassant l'Homme mais dans lequel l'Homme prend naturellement sa place. L'escrime se hisse ainsi parmi les disciplines permettant la compréhension du Monde, et inversement, découlant directement de cette compréhension. Cette escrime "naturelle" (42) naturellement efficace a été éprouvée, comme se le doit tout postulat scientifique, par l'expérimentation. Mais c'est à chacun de faire l'effort d'accéder à cette escrime : le traité de Thibault se fait compagnon d'étude et maître d'arme.

Pierre Louarn
Plouvorn, 2007.

Notes :

1 - Le titre complet de son traité est : *Académie de l'épée où se démontrent par règles mathématiques, sur le fondement d'un cercle mystérieux, la théorie et pratique des vrais et jusqu'à présent inconnus secrets de manquement des armes, à pied et à cheval* (Malheureusement, il décèdera avant d'avoir pu réaliser cette seconde partie, l'escrime à cheval). L'édition la plus connue est celle de 1628, réalisée à Leyde. Il existerait une édition de 1626. Cet ouvrage a récemment été réédité par Kubik.

2 - 2 fois cités en I, I, p.2.

3 - En ce début de XVIIe siècle, la science témoigne de faits matériels certes, mais dans une perspective théiste, et donc très souvent occulte. Astronomie et astrologie étaient ainsi souvent confondues, permettant l'application des lois de la géométrie cosmique à l'équilibre du monde, dans ses proportions et dans son fonctionnement.

R. Taylor, *Architecture and magic. Considérations on the Idea of the Escorial*. In *Essays in the History presented to Rudolf Wittkower*, Phaidon, Londres, 1967, pp. 81-109. Cet article montre que les aspects scientifiques de la construction architecturale de l'Escorial, menée entre autre par Juan de Herrera, architecte de Philippe II, répondaient à des exigences spirituelles, c'est-à-dire ic hermétiques, en s'inspirant de l'architecture du temple de Salomon...

Thibault développe dans ces deux premières pages de I, I la même notion : l'architecture de l'homme, mais aussi de ce qu'il a bâti (jusque l'arche de Noë et le temple de Salomon) répond à des sympathies ou correspondances architecturales divines.

4 - cité en I, I, p.2 : *Pline remarque aussi livre 7, chapitre 17, que cette stature naturelle de l'homme, bien proportionnée s'accorde exactement à la mesure de sa propre brassée, de puis le bout des doigts jusqu'au bout de l'autre*. Les premières lignes de ce chapitre de Pline est repris quasi textuellement.

5 - 2 fois cité en I, I, p. 1 et I, I, p. 2.

6 - cité en I, I, p. 1.

7 - Voir par exemple, Ernst Cassirer, *Individu et cosmos dans la philosophie de la renaissance*, trad. P. Quillet, coll. Le sens commun, ed. de Minuit, Paris, 1983.

8 - Pic de la Mirandole, *De la dignité de l'homme*, 1486.

9 - I, VIII, p. 6.

Mais Thibault insiste sur le primat de la compréhension du système plutôt que sur l'apprentissage de tours. Par exemple à propos de la Droite ligne, il dit en I, III, p.5 : *Il ne faut pas étonner, si ceux qui n'aspirent à aucune science des armes, mais seulement tachent de parvenir par longs et continuels exercices à une vitesse de corps, et du bras, dont ils se puissent prévaloir, en prévenant et abusant leur contraires, plutôt que de les contraindre, ne comprennent pas les secrets d'une armure aussi noble, et que tout ce qu'ils font n'est fondé en aucune raison de vraie et solide théorie, mais en simple et mal assurée pratique, de façon que de vouloir comparer leur escrime au vrai art de manier les armes, c'est tout autant que de mettre en parangon le manuel des œuvres mécaniques avec les inventions des mathématiques ; dont les unes se contentent d'obtenir seulement l'effet de leur intention...*

10 - I, I, p.3.

11 - On peut scinder en trois grandes catégories les écrits de Philon :

1 - les paraphrases des textes bibliques

2 - les traités philosophiques

3 - les écrits historiques et apologétiques.

De animalibus fait partie des traités philosophiques.

12 - *Quod Deus Sit Immutabilis*, 45.

13 - Physique, II, 8, 199a 21

14 - Philon, *De animalibus*, 15-17, évoque la relation entre l'intelligence et la main, l'araignée faisant comme si... *Prenant une matière non travaillée comme si c'était de la laine, l'araignée la façonne d'une manière très habile et artistique. D'abord, elle la file très finement, comme avec une main. Ensuite en l'étendant et l'entrelaçant, elle file et tisse avec une si merveilleuse habileté qu'elle est capable de produire une véritable œuvre d'art... Il existe une autre merveille chez l'araignée, que les couturiers sont incapables d'imiter parce qu'ils divisent leur techniques : ceux qui ont en charge de filer ne tissent pas, et ceux qui tissent ne filent pas. De plus l'araignée possède en elle-même ce dont elle a besoin.*

15 - *De animalibus*, 97

16 - Aristote, *Parties des animaux*, 686b 8 - A noter que Grégoire de Nysse (vers 345 - 394) avait une position inverse : la main favorise l'intelligence parce qu'indirectement elle permet la parole (*La création de l'homme*, 8, PG 44, 147D et suiv.)

17 - *De la providence*, IV, 612d et suiv.

18 - I, I, p. 3.

19 - I, XIX, p. 5

20 - A noter que dans ce dialogue de Platon, il est aussi question d'escrime...

21 - I, XIX, p.1

22 - I, XVII, p.1. A noter que le terme rapière n'est pas utilisé, et le terme fleuret utilisé une seule fois.

23 – 2 fois cités. I, I, p.4 : *Hippocras, prince des médecins dit que le corps (de l'homme) est un cercle.*

I, VII, p. 8 : *Car si Hippocras le Prince des médecins a osé prononcer que l'occasion en médecine est difficile à observer et à prendre, laquelle y dure cependant des jours ou tout du moins des heures entières, à plus forte raison pourrons nous dire, qu'elle est très soudaine et difficile en l'exercice des armes, où elle ne dure souvent qu'un moment de temps, et souvent qu'elle ne s'y présente qu'en un simple instant, qui est un point de temps indivisible et sans durée quelconque.*

24 – I, II, p. 2.

25 - I, XV, p. 6.

Fabius Maximus a été chanté par deux poètes : Ovide, *Fastes*, II, 241-242 ; Virgile, *Enéide*, VI, 845-846.

Il est surtout connu par Plutarque, *Vie de Fabius Maximus*, et *Parallèle de Périclès et Fabius*, et le livre XXVIII de l'*Histoire Romaine* de Tite-Live. Mais bien d'autres auteurs en parlent : Aurelius Victor (*Des Hommes Illustres*, XIV, les *Fabiens*, XLIV, *Q. Fabius Maximus Cunctator*), Valère Maxime (*Actions et Paroles Mémorables*, VII, 3, 7), Sallustre (*Prologue de Guerre contre Jugurtha*), Cicéron (*Brutus ou le dialogue des orateurs illustres*), Strabon (*Géographie*, VI, 3), Cornelius Nepos (*la Vie des Grands Capitaines, Annibal*), Pseudo Aurelius Victor (*Des hommes illustres de la ville de Rome*, XLIII)...

26 - I, XVII, p. 6.

27 - I, 1, 5, 12, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 31, 32, 33 ; II, 7, 8. Les tableaux II, 1 et 2 étant à part

28 - D'une manière générale, dans le nouveau discours pédagogique humaniste, la connaissance des auteurs anciens vient accréditer et légitimer un questionnement et une pratique. Mais il s'agit d'une connaissance critique. Ce retour dans le temps ne vise pas à répéter ou à simplement imiter les Grecs et les Romains de l'Antiquité, mais à faire un usage critique de leurs observations et expériences dans tous les domaines de la pensée et de l'action humaines pour trouver des solutions aux problèmes qui caractérisent la Renaissance.

29 - I, II, p.5.

30 - voir l'article de Herman de la Fontaine Verwey, *Gerard Thibault and his Academie de l'Espée, Quaerendon*, pp. 283-318

31 – L'escrime de Thibault pourrait être considérée comme un type d'escrime espagnole *destreza carrancista*. On peut toutefois se poser des questions sur l'importation directe d'Espagne du cercle par Thibault. Dans la salle d'arme de l'université de Leyde, figurait, au sol, un cercle destiné à la pratique de l'escrime : http://ardamhe.free.fr/img/Lugdunum_Batavorum.JPG. Cette salle était tenue jusqu'en 1610, par le maître d'armes Ludolph van Ceulen, mathématicien auteur d'un ouvrage intitulé *Du cercle*.

32 - A noter que Thibault distingue également une escrime française, I, I, p. 3 : *En pratiquant donc cet exercice, comme j'ai fait par plusieurs années, en divers pays, et avec de grands amateurs, dont les uns tiraient à la française, les autres à l'italienne, et en somme chacun à sa mode ; j'ai vu qu'on s'accoutume partout à des postures étranges, le corps plié en plusieurs courbures à pieds et jambes disjointes et en situation du tout répugnante à la mode ordinaire qu'on tient en cheminant ou en demeurant ferme : de sorte qu'au lieu de faire paraître par ces mines quelque grand courage, on s'incommode et amoindrit ses propres forces plutôt que d'en obtenir l'effet de l'intention prétendue.*

Par contre, encore une fois, pas un mot sur l'escrime espagnole. Dans l'*Académie de l'Espée*, la seule référence à l'Espagne est le proverbe espagnol cité en I, 2.

33 - traduction anglaise récente de Tomasso Leoni (*The art of dueling : 17th century rapier as taught by Salvatore Fabris*, Chilvary Bookself, 2005) qui dispose d'un site web (www.salvatorfabris.com) dédié à l'escrime de Fabri.

34 - C'est une de ses inquiétudes, par exemple I, XXVIII, p. 5.

35 - Thibault s'attribue au passage la paternité entière de son style.

36 - *Agrippa* est tiré de l'ancien nom latin de Cologne : *Colonia Agrippina*.

37 – L'œuvre d'Agrippa est d'une grande importance pour la compréhension de l'ésotérisme de Thibault.

Quelques références bibliographiques :

Correspondance (d'Agrippa), présentée par Charvet, Lyon et Genève, Georg, 1875.

La Philosophie occulte (trad. F. Servier), Paris, Berg International, 1981-1982, 3 vol.

Daguet A. : *Agrippa chez les Suisses*, 1856.

Gandillac M. de, *Les secrets d'Agrippa*, in *Aspects du libertinisme au XVIè siècle*, Paris, Vrin, 1974.

Lefranc A., *Rabelais et Corneille Agrippa*, in *Mélanges Picot*, II, 477.

Orsier J., *Henri Corneille Agrippa, sa vie et son oeuvre d'après sa correspondance*, 1911.

Prost A., *Les sciences et les arts occultes au XVIè siècle, Corneille Agrippa, sa vie et ses oeuvres*, Paris, 1881-1882, 2 vol. (repr. Nieuwkoop, 1965).

Yates Frances A., *La Philosophie occulte à l'époque élisabéthaine*, Londres, 1979 ; Dervy-livres, Paris, 1987, I, ch. V-VI.

C. Nauert, *Agrippa et la crise de la pensée à la Renaissance*, Dervy-livres, Paris.

Eugenio Garin, *Hermétisme et Renaissance*, ed. Alia, 2001

Antoine Faivre, et al., *Lumière et cosmos, courants occultes de la philosophie*, ed. Albin Michel, Paris, 1981.

38 - Johannes Reuchlin est entre autres l'auteur, en 1517, de *De arte cabalistica*, premier traité complet sur la Cabale écrit par un chrétien, dans lequel est fait allusion à la conception pythagoro-platonicienne des nombres et des proportions, telle que l'architecte romain Vitruve l'avait transmise à la postérité.

39 - Cornelius Agrippa est même considéré comme un "effronté pillard" (S. Matton, *Marsile Ficin et l'alchimie*, in *Alchimie et philosophie à la Renaissance*, Librairie philosophique Jean Vrin, Paris, 1993, p. 166) puisqu'il reprend des textes sans les citer. Voir à ce sujet l'inventaire des emprunts fait par V. Perrone Compagni dans son édition critique de *De Occulta Philosophia*, Leyde, 1992 (voir note 173, S. Matton, op. cit. p. 166).

40 - on retrouve effectivement des similitudes entre les cosmologies rosicruciennes et celle d'Agrippa. Mais le hiatus chronologique entre 1530 et l'émergence "officielle" des Rose-Croix, au début du XVIIe siècle, a pu également être le temps d'évolutions dans les représentations cosmologiques. En tous les cas, cette relation faite entre Agrippa et Rose-Croix est à souligner, et pourrait revêtir une grande importance dans les références de Thibault, comme nous le verrons plus loin dans l'analyse des tableaux 1 et 2 du livre II. D'autant plus que le peintre Jan Sijmons van der Beek dit Torrentius, qui a signé l'*Album amicorum* de Thibault, fut accusé d'appartenir à la fraternité des Rose-Croix, et fut plus qu'importuné par l'Inquisition.

41 - En I, 2, p. 8, Thibault parle du *grand orateur et père de l'éloquence romaine* sans citer Cicéron.

Même si les langues vernaculaires ne sont pas écartées dans le programme d'études humanistes de la Renaissance, est accordé un primat à la connaissance des langues anciennes parce qu'elles donnent un accès direct aux textes de l'Antiquité. La culture humaniste est trilingue (latin, grec, hébreu). A propos du latin, langue reine de la Renaissance, le philologue et philosophe Laurent Valla (1407-1457) : *Ce fut la langue de Rome qui a appris les arts libéraux à tous les peuples. Ce fut elle qui leur enseigna les bonnes lois et qui ouvrit le chemin à toutes les formes du savoir. Ce fut elle qui les libéra de la barbarie. Sainte, grandement sainte est donc la langue latine, grande est sa divine puissance.*

Voir également, François Rabelais (1494-1553), *Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel*, chap. VIII, 1532. Dans une lettre à son fils Pantagruel, Gargantua conseille à son fils d'apprendre les langues et toutes les disciplines et tous les savoirs afin que *rien ne [nous] soit inconnu*. Au terme de cet apprentissage, il convient alors *d'apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et nos amis secourir en toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisants*. Il conclut par ces mots célèbres : *sapience n'entre point en âme malivole et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir.*

42 - Les deux grands centres universitaires de propagation des philosophies de ces deux auteurs majeurs de l'antiquité furent, pour la philosophie néo-platonicienne, Florence avec Marsile Ficin, et pour la philosophie aristotélicienne, Padoue avec l'averroïisant Pietro Pomponazzi (1462-1525).

43 - Thibault insiste sur ce point à de nombreux endroits. I, I, p.3 : *Ce que considérant de près, et sachant d'autre part, que tous les Arts ensuivent la Nature, sans jamais y contrevenir, j'en ai pris occasion de vouloir conduire aussi notre Exercice à la même Eschole de cette Souveraine Maistresse des bonnes inventions.*

I, III, p. 9 : *Tous nos préceptes seront tirés des observations de la Nature même, pour l'assister du secours qu'elle-même nous offre, et l'acheminer au plus haut degré de sa perfection.*